



HAL
open science

La terminologie biologique. Cocus naturels ou le langage de la biologie

Thierry Hoquet

► **To cite this version:**

Thierry Hoquet. La terminologie biologique. Cocus naturels ou le langage de la biologie. Thierry Hoquet. Le sexe biologique. Anthologie historique et critique. Tome III. Les Comportements sexuels, Hermann, 2018, 9782705684297. <hal-04140333>

HAL Id: hal-04140333

<https://hal.science/hal-04140333v1>

Submitted on 25 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Thierry Hoquet, « La Terminologie biologique. Cocus naturels ou le langage de la biologie ». Paru dans : *Le Sexe biologique. Anthologie historique et critique*. Tome III. *Les comportements sexuels*. Paris, Hermann, 2018, pp. 547-568.

Une première version de ce texte a été présentée en anglais sous le titre « Natural Cuckolds? Sociobiological Jargon and its Feminist Critiques », lors du colloque de l'ISHPSSB (International Society for the History, Philosophy, and Social Studies of Biology), Salt Lake City, 10-15 juillet 2011.

Samuel Tissot, publiant *L'Onanisme*, se couvrait de l'autorité des Saints Pères de l'Église déclarant, après Saint Augustin : « Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne impudique, qu'elle accuse plutôt sa turpitude que les paroles dont j'ai été obligé de me servir pour expliquer ma pensée sur la génération des hommes. J'espère que le lecteur pudique et sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer. »¹

L'épistémologie rencontre ainsi la question du langage et des métaphores, particulièrement lorsqu'il s'agit des « crimes obscènes », et plus généralement de la question de la sexualité. Nous en avons présenté différents exemples dans le cadre des trois volumes de cette anthologie. Il s'agit ici de se concentrer sur les débats qui ont eu lieu dans les années 1980 à l'occasion de l'émergence d'une nouvelle discipline, nommée *sociobiologie*. Sous l'impulsion du spécialiste des fourmis E.O. Wilson, une nouvelle synthèse sur le comportement animal entreprit alors de prendre la relève de l'ancienne « éthologie » de Lorenz et Tinbergen. Mais ce cadre théorique suscita de nombreuses protestations, comme celles de l'anthropologue Marshall Sahlins, du paléontologue Stephen Jay Gould ou de l'évolutionniste Richard Lewontin. Plusieurs universitaires féministes élevèrent la voix, en particulier contre certains choix terminologiques : les mots « viol », « harem », « monogamie », « machisme », ou « homosexualité » ne peuvent pas être employés pour décrire des comportements des animaux non-humains et plus seulement humains — fut-il avancé. Que signifie en effet l'application de ces catégories indifféremment à *tous les animaux*, humains et non-humains ? S'agit-il d'une forme d'*anthropomorphisme*, par laquelle on se mettrait à penser les non-humains comme des humains ? Ou bien au contraire, d'une *naturalisation*, par laquelle des actions humaines se trouvent soudain mises en parallèle avec certaines séquences comportementales des insectes, qu'on avait coutume de juger instinctuelles ?

Un premier risque, notent les féministes, est qu'en naturalisant, on légitime. Dire qu'après tout, le viol est une stratégie de reproduction bien mise en évidence chez les punaises de lit ou les canards colverts, n'est-ce pas commencer de reconnaître qu'après tout, chez les humains aussi, le viol pourrait avoir une fonction et être un produit de l'évolution, « affiné » et « perfectionné » par voie de sélection naturelle ? Le second problème concerne la manière même de nommer les phénomènes : faut-il supprimer tous les termes émotionnellement suggestifs et préférer des termes techniques ? En première approche, un terme évocateur comme « mâle cocu » permet une appréhension immédiate des phénomènes de sexualité « extra-conjugale » : quelle que soit l'espèce concernée, on conçoit qu'il s'agit de femelles qui trompent leur « époux » ; autrement dit, en situation « monogame », une femelle copule hors de son « couple légitime ». Toutefois, ce terme a plusieurs défauts : pour décrire un comportement de la femelle, il se concentre abusivement sur l'effet que ce comportement produit sur le mâle. Ne faudrait-il pas mieux rechercher l'effet (en l'occurrence le bénéfique) que la femelle elle-même peut en retirer ? Et pourquoi transformer les oiseaux dans leur nid en une cellule bourgeoise se posant des

¹ Samuel Tissot, *L'Onanisme, dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, édition considérablement augmentée, 4e éd., Neuchâtel, aux dépens de la Cie typographique, 1775, p. xj.

dilemmes moraux sur ce qui est juste et convenable, sur la fidélité et la tromperie, voire la trahison ?

Si certains termes sont inadéquats, jusqu'où la sensibilité terminologique doit-elle s'étendre ? Parce que les termes émotionnellement suggestifs sont susceptibles de provoquer des glissements ou des rêveries chez les humains qui les entendent, il paraît qu'on devrait les remplacer par des termes plus sobrement descriptifs. Les termes « évocateurs » doivent être évités, précisément pour les associations qu'ils suscitent. Plutôt que parler de « viol », on parlera de « copulation forcée ». Plutôt que parler d' « homosexualité », on prêtera attention aux structures sociales impliquées par les comportements animaux : par exemple, deux femelles goélands qui couvent ensemble une même nichée ne forment pas un couple de « lesbiennes », dans la mesure où il n'y a pas de sexualité — on parlerait plus justement d'« homosocialité ».

*

I. Deux approches du langage

Le féminisme politique comporte une philosophie du langage. Si les mots informent et déforment nos perceptions de la réalité, cela nous invite à créer un nouveau langage ou à tout le moins à redécouvrir les significations anciennes ou perdues. D'abord parce que les mots font défaut². Ceux dont nous disposons sont imprécis, bancals, mal formés, chargés d'une idéologie tellement banalisée qu'elle nous est devenue comme une seconde peau. En 1974, Andrea Dworkin affirmait, non sans colère : « j'écris avec un instrument brisé, un langage sexiste et discriminatoire en son principe même. Je m'efforce de faire des distinctions : pas 'l'Histoire' comme histoire de l'humanité tout entière, pas 'l'Homme' comme terme générique pour l'espèce, pas 'Virilité' pour désigner le courage, la dignité et la force. Mais j'ai échoué à réinventer le langage. »³ Dworkin visait alors différents termes qui contiennent le terme « homme » : en anglais, on dit *mankind* pour *human kind* de même qu'en français on dit communément « l'homme » pour dire « l'humain » ; de même, un terme comme *chairman* est le terme générique désignant la position de président, semblant rendre inaccessible ces fonctions aux femmes — sauf à se mettre à parler de *chairwoman*. Plus radicalement, Dworkin désigne des termes comme « *history* », où les féministes se sont ingénié à débusquer de la masculinité : interprétant par ironie la première syllabe « *his* » comme la marque d'un possessif masculin, elles ont relu les manuels d'histoire pour y constater qu'en effet, les hommes s'y taillaient la part belle et qu'à les consulter, il paraissait que la moitié féminine de l'humanité n'avait jamais pris part à l'histoire humaine. La conséquence fut qu'on proposa de compléter l'*history* par un pendant féminin, désigné par le néologisme « *herstory* ». De même, dans son *Wickedary* de 1978 et dans ses nombreux ouvrages, Mary Daly décrivit les femmes comme « maudites » (*spooked*) du fait du contrôle du langage et de l'histoire par les hommes. Elles invitait les femmes « à maudire et mots-dire en retour » (« *spook/speak back* »), en renommant la réalité⁴. Daly refusait même un terme comme « Dieu », le remplaçant par celui de « Déesse » ; elle critiquait le terme « homosexualité » où elle voyait une répression ou une invisibilisation du « lesbianisme ». Si, comme l'affirme Daly, le langage est contrôlé par les hommes, ces points sont particulièrement sensibles pour tout ce qui concerne l'identité « gynocentrique » : le ressenti des femmes est obscurci par un écran langagier. En prenant « l'homme » comme norme et référence, le langage engendre chez les femmes le sentiment de

² Cf. Virginia Woolf, *Trois guinées*, Paris, des Femmes, 1978, p. 152 : « un terme insatisfaisant, mais une fois encore, les mots neufs font terriblement défaut à la langue anglaise. »

³ Andrea Dworkin, *Woman Hating*, New York, Plume, 1974, p. 26.

⁴ Mary Daly, *Gyn/Ecology. The metaethics of radical feminism* (1978), Londres The Women's press, 1979 ; with a new intergalactic introduction by the author, Londres, The Women's press, 1991.

leur inadéquation et conforte les hommes dans le sentiment de leur exemplarité⁵. Ainsi, les féministes s'efforcent de purifier le langage de ses aspects les plus biaisés, de l'enrichir de termes neufs, permettant d'instaurer de nouvelles manières de dire.

Face au féminisme, la sociobiologie peut également être comprise comme une puissante entreprise de réforme lexicale et d'invention terminologique. Dans le contexte du combat théorique contre la « sélection de groupe », plusieurs biologistes proposèrent des définitions nouvelles de concepts comme *l'altruisme* ou *l'égoïsme* en biologie. Dans sa *Sociobiologie* de 1975, E.O. Wilson qualifie d'« égoïsme » (*selfishness*) tout comportement qui « bénéficie à l'individu en termes de fitness génétique, aux dépens de la fitness génétique des autres membres de la même espèce », tandis que l'altruisme est défini comme « un comportement autodestructeur, réalisé au bénéfice des autres »⁶. Richard Dawkins, dans son populaire *Gène égoïste* paru en 1976, fait de l'« altruisme » le comportement qui accroît les chances de survie d'une autre entité aux dépens de sa propre survie. Le concept de *sélection de parentèle* (*kin selection*) de William Hamilton est la pièce manquante de ce puzzle prétendant donner une explication biologique de ce mystère : un comportement *apparemment* altruiste (en tant qu'il réduit la fitness d'un individu donné) est relu comme un comportement qui bénéficie à des entités génétiquement apparentées⁷. Ainsi, les comportements dits « altruistes » permettent bien de perpétuer les gènes d'un individu, non pas certes les copies qu'il possède dans ses propres gènes, mais indirectement, les copies que possèdent les autres individus qui se trouvent bénéficier de ce comportement. Autrement dit, tout altruisme serait *in fine* égoïste. « *Scratch an altruist and watch and egoist bleed* », dit un adage sociobiologiste⁸. Utiliser un terme comme « égoïste » pour désigner non pas le comportement d'un individu humain mais celui d'un gène est problématique.

On identifie donc un contraste entre deux philosophies du langage, l'une attentive aux effets politiques des formulations, l'autre qui fait comme si les termes n'avaient pas d'incidence ni d'importance. Les deux questions de l'androcentrisme et de l'anthropomorphisme se posent. L'androcentrisme consiste en biologie à privilégier l'observation des mâles et à considérer le point de vue mâle comme celui à partir duquel on va décrire les phénomènes. C'est ainsi que pour décrire une parade nuptiale, E.O. Wilson parle des « vendeurs » rencontrant une « résistance à la vente » (*salesmanship/sales resistance*)⁹. Comment les femelles sont-elles prises en compte si leur rôle n'est perçu que comme une opposition au comportement des mâles ? Le choix même des questions est problématique : demander par exemple pourquoi les mâles sont masculins et les femelles féminines, peut constituer un piège pour la pensée. Les hommes l'ont posée et y ont fourni une réponse qui tournait à leur avantage. La sociobiologie a ainsi beaucoup exploité l'argument de l'anisogamie : le fait que les femelles produisent des ovules en apparence beaucoup plus coûteux que le sperme des mâles. Ainsi, le résultat de cette « science nouvelle » aurait été de nous faire croire que les femmes devaient rester à la maison avec les enfants sous prétexte de leurs gros œufs : « l'instinct nourrissant » des femmes aurait

⁵ Casey Miller & Kate Swift, *Words and Women*, Garden City (NY), Doubleday-Anchor Press, 1976, qui citent par exemple le vers de Tennyson, « Woman is the lesser man » (p. 20).

⁶ Edward O. Wilson, *Sociobiology. The New Synthesis*, Harvard University Press, 1975, réédition, 25^e Anniversary, Belknap Press, 2000, p. 594 et p. 578.

⁷ William D. Hamilton, «The Genetical Evolution of Social Behaviour I and II», *Journal of Theoretical Biology* 7 (1964): 1-16, 17-52.

⁸ Gunther S. Stent, « You can take the ethics out of altruism but you can't take the altruism out of ethics », *Hastings Center Report*, 7 (1977), pp. 33-36. [Il s'agit d'une recension du *Gène égoïste* de Dawkins].

⁹ E. O. Wilson, *Sociobiology*, *op. cit.*, p. 320.

évolué pour préserver ces « investissements » biologiques, entraînant des conséquences sociales sur la place des femmes sur le marché du travail¹⁰.

L'anthropomorphisme est l'attribution des caractéristiques humaines à des entités vivantes ou inanimées. En qualifiant les comportements des non-humains par des termes désignant les humains, on crée une impression de fausse familiarité : ainsi des termes comme « tantes », « coopérations », « jeu », etc. De même, des termes indiquent un jugement de valeur négatif : « meurtre », « viol », « esclavage », « égoïsme », « machisme ». Si la sociobiologie prend le terme « comportement » en un même sens chez les humains et les non-humains, elle risque l'anthropomorphisme qui considère le bestiaire animal d'un œil biaisé. Chez Dawkins par exemple, voici que les entités infra-organismales que sont les gènes se trouvent décrites comme « loyales », « grégaires », etc. Dawkins soutient, avec une certaine désinvolture, qu'il peut définir ces mots comme il l'entend, du moment qu'il leur assigne une définition sans ambiguïté. À l'inverse, la critique féministe produit un langage libéré de toutes connotations sexistes et dénonce une pratique de la dénomination qui reflète nos préjugés et les perpétue, voire les amplifie.

Le terme d'« Humpty-Dumptyisme » permet de ressaisir ce double problème. Il est forgé en référence à Humpty Dumpty, un personnage créé par Lewis Carroll dans *De l'autre côté du miroir* (*Through the looking glass*) :

« Quand j'utilise un mot, déclare Humpty Dumpty d'un ton assez méprisant, il signifie exactement ce que j'ai voulu, ni plus ni moins.

La question, objecta Alice, est de savoir si vous pouvez faire en sorte que les mots signifient tant de différentes choses.

La question, répliqua Humpty Dumpty, est de savoir qui est le maître — rien de plus. »

Ainsi, l'« Humpty-Dumptyisme » désigne le geste arbitraire consistant à donner à un mot une signification nouvelle et arbitraire, en l'arrachant à sa signification ordinaire. Ici cependant, l'arbitraire est guidé par des relations de pouvoir. Par la figure d'Humpty Dumpty, le féminisme demande qui est en pouvoir de choisir, de donner les noms. Plus que métaphorique, le langage est politique : qui choisit les mots, dans quel but, dans quelles conditions ? Si tout n'est pas langage, l'Humpty-Dumptyisme souligne cependant que l'écosphère est manipulable : elle dépend en un sens de la manière dont on la décrit. Toutes les entités vivantes, y compris les humains, et parmi eux, les femmes, sont sujets à être modifiés et subjectivés par la puissance des mots¹¹. Pour contrer les prétentions exagérées des Humpty-Dumpties sociobiologistes, les féministes recourent au néologisme, à l'invention de nouveaux termes. Elles dénoncent la sociobiologie comme un « jargon paradoxal »¹², ou un double jeu lexical : d'une part, certes, les termes sociobiologiques sont empruntés au langage ordinaire et tirent de là leur charge émotionnelle, mais d'autre part, ce recours à des termes communs masque le fait qu'ils sont redéfinis et investis d'une dimension technique. Ainsi, se crée un écart entre les sens ancien et nouveau : après la redéfinition, c'est toujours le même mot (émotionnellement chargé), mais sa signification n'a prétendument plus rien à voir. Allez comprendre. Ainsi, parler d'altruisme en biologie est un masque pour l'égoïsme via la sélection de parentèle : il s'agit donc d'un *égoïsme* cachant sa vraie nature. S'il y a une méprise fondamentale au principe de ces usages, pour

¹⁰ Cf. Ruth Hubbard, M.S. Henifin & Barbara Fried, *Biological woman. The Convenient myth* (Cambridge (MA), Schenkman, 1982, p. 5.

¹¹ Avec Ian Hacking, on pourrait parler ici de « nominalisme dynamique » pour souligner l'effet produit par les catégories sur les sujets catégorisés.

¹² Patricia A. Gowaty, « Sexual terms in sociobiology: emotionally evocative and, paradoxically, jargon », *Animal Behaviour*, 30 (1982), pp. 630-631.

quelles raisons les scientifiques recourent-ils, pour parler des animaux non-humains, à des termes sensationnels tels que « harem », « viol », « prostitution » ? En quoi cela sert-il la science et ses buts ?

II. Une « histoire naturelle du viol » ?

La critique générale du « langage des pères » selon l'expression de Mary Daly prend un sens particulier quand on l'applique à la biologie. Ainsi, de longue date, traîne dans la littérature naturaliste l'évocation de l'existence de « viols » parmi les animaux. Ainsi, Charles Féré cite certaines observations réalisées par Pierre Huber (1777-1840) sur les fourmis : « lorsque les fourmis mâles manquent de femelles, elles violent les ouvrières qui en meurent, parce que leurs organes atrophiés ne comportent pas l'exercice de la fonction. Dans plusieurs espèces, on a vu des mâles violer des femelles non nubiles. L'isolement des sexes est la condition la plus générale des perversions sexuelles acquises, aussi bien chez les animaux que chez l'homme. »¹³ Mais cette question du viol devint un emblème du violent conflit qui opposa sociobiologie et féminisme à la fin des années 1970. Dans un livre de 1979, intitulé *Les murmures intérieurs*, David Barash contesta l'approche féministe et proposa de faire du viol une chose naturelle et non un propre de l'humain : un phénomène biologique plutôt qu'un produit historiquement situé des sociétés humaines, ou le résultat de l'histoire personnelle du violeur¹⁴. Pour Barash, « le viol est fréquent chez les oiseaux et les abeilles, et il est pandémique (*epidemic*) chez les canards col verts (*mallard ducks*) ». Barash explique que, chez ces canards, après la constitution de couples stables, les mâles célibataires exclus de la « reproduction normale », n'ont d'autre solution que de pratiquer le viol des femelles engagées dans la conjugalité ; puis il conclut : « peut-être les violeurs humains dans leur propre style criminel et égaré, font-ils simplement de leur mieux pour maximiser leur fitness. Si tel est bien le cas, ils ne diffèrent en rien des canards célibataires exclus de la sexualité »¹⁵. Ainsi, le viol parmi les humains ne serait qu'un cas parmi d'autres de « copulation forcée », et rien de plus. Ce serait une stratégie évolutionnaire visant à augmenter la fitness. La description des canards célibataires copulant en série avec une même cane serait l'illustration parfaite de la fonction évolutionnaire du « viol ». Pourtant, et Barash omet de le signaler, il est rare chez les oiseaux que le mâle possède un pénis extérieur pouvant pénétrer une femelle : ainsi, le canard fait, dans son ordre, exception plutôt que règle.

Néanmoins, un article de Randy Thornhill, paru l'année suivante dans la revue *Animal Behaviour*, continua l'entreprise sociobiologique de redéfinition du « viol » comme une insémination ou fécondation forcée ayant pour résultat biologique d'augmenter la fitness du violeur et de diminuer celle de la femelle¹⁶. On le comprend, une telle définition « technique » du viol n'a plus guère à voir avec la perception commune de cette notion : elle se focalise moins sur la psychologie que sur l'insémination et l'insertion de sperme. L'article de Thornhill suscita

¹³ Féré 1899, p. 73 renvoyant à Pierre Huber, *Recherches sur les mœurs des fourmis indigènes*, Paris, Paschoud, 1810.

¹⁴ David Barash, *The whisperings within*, Dallas, Penguin, 1979. Barash vise en particulier l'ouvrage de Susan Brownmiller, *Against our will* (1975).

¹⁵ Barash, *op. cit.*, p. 55 : « Perhaps human rapists, in their own criminally misguided way, are doing the best they can to maximize their fitness. If so, they are not that different from the sexually excluded bachelor mallards. » Puis évoquant les femmes indiennes violées par les soldats pakistanais, puis rejetées par leurs maris et leurs familles, Barash note simplement (p. 55) : « A cultural pattern, of course, but one coinciding clearly with biology. »

¹⁶ Randy Thornhill, « Rape in *Panorpa* scorpionflies and a general rape hypothesis », *Animal behaviour*, 28 (1980), pp. 52-59.

plusieurs répliques entre 1981 et 1983¹⁷. Les polémiques furent ensuite réactivées par la publication de l'ouvrage de Thornhill et Palmer en 2000¹⁸.

Or, ce qui est ici en question, c'est la possibilité même d'une définition « technique » du concept de viol, chargé de connotations psychologiques, politiques et sociales : si le viol est un crime, sa naturalisation est également un crime dans la mesure où elle contribue à faire passer le viol pour naturel donc nécessaire, inévitable donc justifié. En naturalisant le viol, la sociobiologie excuse les violeurs et fonctionne alors comme un instrument social pour nuire aux femmes, en faisant du viol une catégorie naturelle et innée. Au contraire, les féministes affirment avec force que les canards ne violent pas et que lorsque des hommes violent des femmes (ou des hommes), ce n'est pas pour se reproduire.

Même d'un point de vue biologique, l'emploi du terme « viol » repose sur des présuppositions importantes qui sont contestables. Ainsi, les femelles en œstrus (chaleurs) peuvent-elles être dites violées ou « forcées à la copulation » ? Autrement dit, viol et œstrus sont-ils compatibles ? Plus généralement, si violer une femme est agir « contre sa volonté » (c'était la formule de Susan Brownmiller¹⁹), quelle est la « volonté » équivalente chez les canes ? Cette volonté se trouve-t-elle dans le fait que son conduit vaginal a une structure qui permet à la cane d'être pénétrée tout en évitant des fécondations *non désirées* ? Mais en ce cas, peut-on encore dire que les canes à la matrice labyrinthique subissent « un viol » ?

Ici, on comprend qu'en voulant corriger les deux vices de la sociobiologie, l'androcentrisme et l'anthropomorphisme, la position féministe court le risque de tomber dans d'autres dangers : l'anthropocentrisme et l'anthropodéni. Expliquons ces termes. Si la sociobiologie procède à une projection *anthropomorphiste* en retrouvant chez les animaux des comportements humains, à l'inverse, les critiques féministes relèvent d'un certain *anthropocentrisme* : l'idée que les comportements humains sont intrinsèquement différents des autres comportements animaux. Un autre risque est celui de *l'anthropodéni* : une manière de sous-estimer les similitudes entre les animaux humains et non-humains. La question ici n'est plus seulement de vocabulaire. Il s'agit de savoir si l'on peut subsumer deux comportements, le viol chez les humains, la copulation forcée des animaux non-humains, dans une catégorie unique : par exemple, pour le dire dans le vocabulaire de la sociobiologie, comme deux « stratégies de maximisation de la fitness ». Mais expliquer un comportement animal par des stratégies génétiques de maximisation de la fitness entraîne une possible confusion entre plusieurs types de causalité : le niveau proximal (la motivation immédiate) et le niveau ultime (la fonction évolutive).

Bruce & Estep suggèrent que « si les spécialistes de comportement animal utilisaient la définition de Thornhill pour discuter du viol avec des sociologues utilisant la définition ordinaire, une grande confusion s'ensuivrait »²⁰. Plus généralement, les féministes soulèvent la question : peut-il y avoir une définition « scientifique » du viol ? quel est le sous-entendu ou l'impensé politique d'un tel usage du mot ? « 'Viol' est un mot émotionnellement lourd, qui charrie un large fardeau d'implications sociales et éthiques. En utilisant ce terme pour décrire des comportements non-humains, nous sommes forcés d'appliquer certaines normes culturelles

¹⁷ Cf. D. Q. Estep & K.E.M. Bruce, « The Concept of Rape in Non-Humans: A Critique », *Animal Behaviour*, 29-4 (1981), pp. 1272-1273; R.J. Stuart, « A Note on Terminology in Animal Behavior », *Animal Behaviour*, 31 (1983), pp. 1259-1260. Selon Gowaty (art. cité, 1982, p. 630), Thornhill fait du viol « un mécanisme de sélection sexuelle qui l'emporte sur les mécanismes de sélection épigamique ».

¹⁸ Randy Thornhill & Craig T. Palmer, *A natural history of rape. Biological bases of sexual coercion*, Cambridge (MA)-Londres, MIT Press, 2000.

¹⁹ Susan Brownmiller, *Against Our Will: Men, Women and Rape*, New York, Simon & Schuster, 1975.

²⁰ Bruce & Estep, art. cité, p. 1273.

aux non-humains. Nous supposons que les savants qui appliquent le terme au comportement non-humain n'introduisent pas ces connotations volontairement ; toutefois, celles-ci ne peuvent pas être évitées. »²¹

En effet, il ne faut pas négliger que les termes biologiques ayant un impact émotionnel fort créent également des distorsions et des représentations fallacieuses dans l'usage des données²². Ils engendrent des présupposés non examinés, des questions biaisées, un usage sélectif des modèles animaux. Par là, le problème dépasse la question du « viol », et s'étend à d'autres métaphores : le *machisme* des insectes, la *prostitution* chez les singes ou les oiseaux, l'*homosexualité* des scarabées ou des vers de terre, qu'on peut prolonger en une longue litanie de termes problématiques comme *inceste*, *adultère*, *esclavage*, *orgasme*, *harem*...²³.

Pour ses partisans, l'anthropomorphisme constitue simplement un raccourci pratique pour se faire une idée rapide des phénomènes. Cependant, il faut entendre la voix des adversaires qui pointent plusieurs dangers : risque de transposer nos représentations sociales dans la nature et d'y retrouver de fausses ressemblances ; risque symétrique de « naturaliser » nos concepts ou de les fétichiser comme des formes naturelles de comportements (normes ou déviances), avec de possibles répercussions sociales ; caractère arbitraire ; flou des définitions ; réactions extrêmes face aux termes sensationnalistes et émotionnellement surchargés²⁴. Quand on parle de viol chez les non-humains par exemple, quel est l'objet véritable de la description ? La primatologue Linda Fedigan a parlé d'un double moment « eureka (*double a-ha reaction*) ». Le premier eureka est prononcé quand on s'aperçoit que les animaux sont « comme nous (*just like us*) » ; mais s'ensuit un second moment eureka dû « au frisson lorsqu'on reconnaît et qu'on extrapole en retour sur les comportements humains » : « eureka ! les humains sont comme les animaux (*just like animals*) »²⁵. Du premier mouvement (étudie les animaux !) au second (connais-toi toi-même !), s'imisce une confusion : on ne les connaît que par une sorte de projection, si bien qu'en définitive, on ne sait plus s'ils nous aident à mieux nous connaître ou si l'on ne fait que naturaliser nos propres préjugés sur la manière dont une société devrait fonctionner. La psychologie évolutionniste est un bon exemple de telles confusions lorsqu'elle réitère et soutient d'anciens propos, sur le fait que les mâles humains sont plus stimulés érotiquement par le visuel alors que les femelles humaines seraient plus tactiles ; que les mâles sont plus actifs, et les femelles réactives, etc.²⁶.

III. Un « machisme par inadvertance » ?

Mais jusqu'où pousser la précaution terminologique et conceptuelle en biologie ? Par delà les mots, c'est souvent le point de vue inconsciemment adopté par les biologistes qui s'avère en cause. En 1990, deux chercheurs de l'Université de Sheffield, Tim Birkhead et Fiona Hunter, publièrent un article consacré aux « mécanismes de compétition spermatique »²⁷. Le concept de « compétition spermatique », correspond à la situation où deux mâles au moins inséminent

²¹ *Idem*, p. 1273.

²² Ruth Bleier, *Science and Gender*, New York, Pergamon Press, 1984, pp. 4-5.

²³ Cf. par exemple, L.G. Abele & S. Gilchrist, « Homosexual rape and sexual selection in Acanthocephalan worms », *Science*, 197 (1977) pp. 81-83.

²⁴ Cf. les articles cités de Gowaty (1982) et Estep & Bruce (1981). Cf. aussi Frank Cézilly, *Le Paradoxe de l'hippocampe : Une histoire naturelle de la monogamie*, Paris, Buchet-Chastel, 2006, pp. 37-40.

²⁵ Linda Fedigan, *Primate paradigms : sex roles and social bonds*, Montréal, Eden Press, 1982, p. 18.

²⁶ Cf. par exemple Corinne Hutt, *Males and females*, Harmondsworth, Penguin Books, 1972.

²⁷ Tim Birkhead & Fiona Hunter, « Mechanisms of sperm competition », *Trends in Ecology and Evolution*, 5-2 (1990), pp. 48-52.

une même femelle au cours d'un même cycle reproducteur. La question qui se pose alors est de déterminer lequel des (deux) mâles féconde effectivement la portée. Birkhead et Hunter s'emploient à réfuter l'idée d'une simple loterie aléatoire et soulignent au contraire comment un mâle peut, par son comportement, assurer ou à tout le moins augmenter son succès dans la fécondation, en incitant la femelle à évacuer le sperme de ses prédécesseurs (concurrents). Le concept de « prédominance spermatique (*sperm precedence*) » permet ici de comprendre comment un sperme introduit en second peut avoir préséance sur des spermatozoïdes précédemment introduits. Or, il est frappant que, dans cet article, les auteurs ne s'intéressent guère au rôle que peuvent jouer les femelles dans les mécanismes qui déterminent l'issue de la compétition spermatique²⁸. Leur interprétation se borne à exposer les rôles joués par les mâles pour contrer leurs compétiteurs. Ainsi, Birkhead et Hunter soulignent le rôle des mâles, par exemple par le biais du gardiennage du partenaire (*mate-guarding*)²⁹. En outre, à propos d'un mécanisme d'évacuation (*flushing*) existant chez plusieurs espèces d'insectes, les auteurs suggèrent que le mâle peut parvenir à expulser le sperme déposé par un précédent compétiteur notamment en massant les parties génitales de la femelle.

Ce biais dans l'approche — quid du rôle actif joué par les femelles dans la compétition spermatique ? — suscite un commentaire de William G. Eberhard, un biologiste travaillant au *Smithsonian Tropical Research Institute and Escuela de Biología*, à l'Université du Costa Rica. Intitulé « Machisme par inadvertance ? » et publié en 1990³⁰, cet article recherche la possible origine des biais. Comme la recherche en biologie a été traditionnellement menée par les hommes plutôt que par les femmes, il est possible que cela ait introduit, par inadvertance, des perspectives androcentriques dans les sciences de la nature. Dans leur interprétation, les biologistes auraient été enclins à négliger la possibilité (sinon la nécessité !) que la femelle coopère activement à cette opération d'évacuation du sperme. Contrairement à l'impression donnée par Birkhead et Hunter, le mâle ne « masse » pas l'organe de stockage du sperme de la femelle, et ne fait rien qui s'en rapproche. Il touche seulement la surface externe de l'abdomen de la femelle, de manière à susciter la coopération de la femelle.

Un argument comparable s'applique au cas du charançon du coton³¹ : là où Birkhead et Hunter suggèrent que le mâle pourrait manipuler les organes de la femelle avec son pénis, Eberhard montre l'impossibilité physiologique de ces comportements. Ainsi, la description de nombreux exemples est empreinte d'androcentrisme. Les deux seuls mécanismes de compétition

²⁸ Pour une description ultérieure de ce concept, cf. T.R. Birkhead & A.P. Møller, *Sperm Competition and Sexual Selection*, San Diego, Academic Press, 1998, p. 433 où la « prédominance spermatique » est désormais définie comme « l'utilisation non aléatoire du sperme d'un mâle donné quand le sperme de deux ou plusieurs mâles se chevauchent dans une même femelle ». Trois mécanismes conduisent à ce qu'un sperme prédomine sur un autre : 1/ Stratification du sperme (simple effet de la disposition spatiale du sperme) ; 2/ Chargement en sperme (l'augmentation de la quantité d'un sperme entraîne son succès supérieur dans la fécondation) ; et enfin 3/ sélection du sperme (décrite comme une extension au niveau gamétique du choix exercé par la femelle). On remarque que seul le troisième mécanisme implique la femelle.

²⁹ Voir par exemple, Paul W. Sherman, « Mate guarding as paternity insurance in Idaho ground squirrels », *Nature*, 338 (1989), pp. 418-420 ; D.W. Foltz & P.L. Schwagmeyer, « Sperm competition in the thirteen-lined ground squirrel: differential fertilization success under field conditions », *American Naturalist*, 133 (1989), pp. 257-265.

³⁰ William G. Eberhard, « Inadvertent machismo ? », *Trends in Ecology and Evolution*, 5-8 (1990), p. 263.

³¹ Eric J. Villavaso, « Functions of the spermathecal muscle of the boll weevil, *Anthonomus grandis* », *Journal of Insect Physiology*, 21 (1975), pp. 1275-1278.

spermatique ayant été pris en compte pour les oiseaux (stratification du sperme ou évacuation) traitent la femelle comme une entité passive. Le picorage du cloaque mentionné chez l'accenteur mouchet n'aboutit en effet au retrait du sperme que si la femelle répond aux coups de bec en expulsant une gouttelette de sperme (or, les femelles ne restituent pas toujours de sperme après avoir été « picorées »)³². De même, chez les mammifères, il est en général négligé que la femelle joue un rôle actif dans le choix du sperme qui la féconde : elle n'est pas simplement soumise à l'ordre des copulations mais elle peut transporter, dégrader ou éjecter un sperme non désiré — tous ces processus étant répandus chez les mammifères. Si Eberhard souligne ces points avec insistance, c'est qu'ils ont d'importantes conséquences théoriques : la sélection sexuelle n'est pas, selon lui, dirigée par le mâle mais par la femelle³³. Son analyse vise donc à remettre en avant les hypothèses de Darwin concernant le choix exercé par les femelles.

Dans leur réponse, Birkhead et Hunter soulignent simplement la plus grande facilité d'étudier les comportements des mâles que celle des femelles, mais sans expliquer ce point. Ils reconnaissent avoir peut-être insuffisamment distingué différents niveaux d'explication : la description du comportement ; les mécanismes impliqués (comme la stratification du sperme) ; la fonction évolutionnaire du comportement (ici, quel sexe bénéficie de l'effet)³⁴. La question qui se pose *in fine* est celle des moments auxquels la sélection du partenaire a lieu. A-t-elle lieu au moment de l'accouplement ? Ou bien faut-il attribuer un rôle aux mécanismes post-copulatoires, tels que ceux de « flushing » décrits par Birkhead et Hunter ?

IV. Faut-il alors modifier la terminologie biologique ?

On peut distinguer trois attitudes concernant le langage de la science : la position « on s'en fiche » ; la lutte pour l'élimination des biais ; le choix d'un jargon technique prétendument « neutre ». L'historien et philosophe de la biologie Michael Ruse est un bon exemple de la position « on s'en fiche (*no-big-deal*) » à l'égard du langage biologique. Pour Ruse, le problème de la terminologie n'en est pas un : c'est simplement une affaire d'évaluation personnelle. Les féministes contestent, à travers la terminologie, l'ensemble de l'édifice sociobiologique, alors qu'en réalité, le problème pourrait être réglé par quelques corrections ponctuelles, « *just a matter of copy-editing* ». Pour Ruse, un terme comme « *chairman* » n'est pas une offense faite aux femmes et le remplacer par « *chair-person* » est peut-être une fausse bonne idée — Ruse évoque ici la supposée « laideur » du terme. De même, pour ce qui concerne des termes comme « *man* » ou « *mankind* » (l'Homme), Ruse déclare : « Nul ne visait à offenser les femmes en employant ces termes. [...] En aucun cas, le terme 'Homme' ne peut être comparé à des termes comme 'Nègre' ou 'Youpin' »³⁵. Ainsi, pour éviter le langage androcentrique, quelques corrections ponctuelles suffiront. Ruse adopte donc une attitude déflationniste par rapport au langage : finalement, ce n'est pas une affaire si importante que cela et le problème du langage est avant tout cosmétique. La position « On s'en fiche » vise en général à défendre la sociobiologie au nom de la célèbre distinction du bébé et de l'eau du bain : le bébé-sociobiologie ne doit pas être rejeté au seul prétexte que l'eau-du-bain-terminologie contient

³² N.B. Davies, « Polyandry, cloaca-pecking and sperm competition in dunnocks », *Nature*, 302 (1983), pp. 334-336.

³³ Cf. J. W. Bradbury & Malte B. Andersson, *Sexual Selection: Testing the Alternatives*, Wiley, New York, 1987. William G. Eberhard, *Sexual selection and animal genitalia*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1985. Cf. les débats retracés in *Le Sexe biologique*, t. 2, Partie II.

³⁴ Cf. P.W. Sherman, « The levels of analysis », *Animal Behaviour*, 36 (1988), pp. 616-619.

³⁵ Michael Ruse, *Sociobiology: sense or nonsense?*, Dordrecht, D. Reidel, 1979, p. 94 : « no question that 'man' is as yet on a par with 'nigger' or 'yid' ».

parfois le mot « viol ». Si certains mots gênent ou irritent les oreilles sensibles, alors il faut y renoncer mais ces détails terminologiques n'affectent en rien la validité de l'édifice théorique global (le bébé reste adorable).

On peut cependant reprocher aux partisans du « On s'en fiche » une trop grande désinvolture et une définition trop restrictive de ce que désigne le « sexisme » : par exemple, quand E.O. Wilson suggère que les hommes auraient de meilleures capacités en mathématiques tandis que les femmes auraient de meilleures capacités verbales, il ne s'agirait en rien de sexisme — la question de la vérité de telles affirmations étant laissée de côté³⁶. Pour Ruse en effet, il n'est en rien « sexiste » de signaler des différences entre les mâles et les femelles (et particulièrement entre les hommes et les femmes) tant la différence des sexes est une évidence incontestable : les hommes sont plus grands que les femmes, etc.³⁷. L'existence par exemple de compétitions séparées pour les hommes et les femmes aux Jeux Olympiques n'est pas « sexiste » : c'est juste une manière de prendre la différence des sexes en compte. Par là, Ruse fait preuve d'une incontestable légèreté dans la manière dont il traite la question.

Linda Fedigan explique pour sa part que « nous ne vivons pas encore à une époque où les biais qui infestent nos pensées et notre langage pourraient être simplement éliminés comme on corrige des coquilles dans un texte imprimé »³⁸. Le problème n'est pas seulement lexical et l'enjeu de la critique féministe n'est pas seulement l'adoption d'une terminologie « politiquement correcte » visant à préserver les oreilles « sensibles » ou à satisfaire les Tartuffe qui voudraient qu'on « cache le sein » que certain.es ne sauraient voir. Le problème est plus fondamental et en changeant le langage, le féminisme espère produire une ontologie plus riche : fonctionner comme un dispositif de contrôle en évitant à la biologie de tomber dans certains panneaux, certes, mais aussi, au-delà de la correction des erreurs, proposer des moyens de produire une biologie plus riche. Ainsi, on l'a vu, les biologistes se sont à tort concentré sur les comportements mâles au détriment de l'activité des femelles : depuis Darwin, une bonne part de la science du comportement animal s'est bornée à considérer les femelles comme « coy ». Ce terme a été particulièrement critiqué depuis qu'on l'a rencontré sous la plume de Darwin dans un passage souvent discuté de son *Descent of man*, et il aura fallu le travail de plusieurs primatologues femmes, en particulier Sarah B. Hrdy et Linda Fedigan, pour dénoncer cette focalisation abusive sur les comportements des mâles. Le problème de la « fausse pudeur (coyness) » n'est pas seulement que le terme peut passer pour « sexiste » ou « offensant » pour les femmes, ni même le fait que ce terme colporte au sein de la science des préjugés de l'époque victorienne : le problème est que ce terme est tout simplement inexact, et que les femelles ne sont pas « coy ». De même, l'emploi du terme « harem » pour décrire les sociétés pratiquant la polygynie (groupes sociaux comprenant un seul mâle adulte et plusieurs femelles) suggère que les femelles sont « possédées » par le mâle, et qu'en outre leur sociabilité trouve son fondement dans la présence du mâle — or, aucune de ces deux affirmations n'est fondée³⁹. Ainsi, l'androcentrisme en primatologie n'est pas seulement problématique en ce qu'il heurte la « correction politique » ou les sensibilités égalitaristes ; le problème est que ces concepts

³⁶ *Idem*, p. 95.

³⁷ *Idem*, p. 97: « Drawing attention to differences between males and females is not in itself sexist, nor even is the taking of certain actions on the basis of these differences. [...] Men and women are different. Generally, men are bigger and stronger than women, and that is a fact of life. Sexism is using the differences between men and women to draw unwarranted normative inferences, say that because they are bigger men are better; it includes, of course, reading in fictitious differences in order to draw such normative inferences. »

³⁸ Fedigan, *Primate paradigms*, *op. cit.*, p. 25.

³⁹ *Idem*, p. 24. Sur la supposée « coyness », cf. *Le Sexe biologique*, t. 2- textes 22 et 23, p. 284 sq.

empêchent véritablement de percevoir les phénomènes réels tels qu'ils se produisent dans les groupes animaux étudiés. Ainsi, l'androcentrisme (comme adoption d'un biais d'observation qui se focalise sur les mâles) empêche l'émergence d'une biologie meilleure. Cette préoccupation ne se limite pas à la primatologie ou à l'éthologie mais peut concerner la cytologie et d'autres domaines de la science biologique⁴⁰.

Ici, il ne s'agit pas d'affirmer que les scientifiques femmes porteraient un regard particulier sur la nature, mais que la situation des femmes dans le champ académique les a incité à adopter des postures théoriques différentes, ouvrant parfois l'émergence de perspectives inédites. Les travaux de Sarah B. Hrdy sur les langurs fournissent un bon exemple de cela⁴¹. De même, l'itinéraire de Marlene Zuk concernant la question du langage est tout à fait révélateur de ces ambiguïtés. Elle considéra d'abord le souci féministe des termes comme une perte de temps. Mais elle finit par être convaincue que ces questions de termes n'étaient pas seulement décisives pour les femmes, mais également pour la science en général. Ainsi, Zuk précise : « Ce que je défends, n'est ni le détachement, ni la domination, ni l'existence d'une relation particulière des femmes à la nature : le féminisme, cependant, a plus à offrir à la biologie que la biologie ne peut offrir au féminisme. Le féminisme nous offre des outils pour examiner l'espèce humaine et les autres espèces, et si nous les utilisons bien, ils peuvent nous aider à nous décentrer, et à identifier la manière dont nous déformons notre perception de ce que les animaux font. »⁴²

À l'horizon de ces questions, on doit donc se demander s'il faut que l'éthologie (ou la sociobiologie) abandonne les termes du langage ordinaire pour recourir uniquement à un jargon technique, compréhensible des seuls spécialistes ? Le cas du « cocufiage » illustre bien ce problème. Par « cocufiage (*cuckoldry*) », l'éthologie a pu désigner l'action des femelles qui recherchent des « copulations hors-couple (*extra-pair copulation*) ». Le premier problème ici est bien évidemment que ce terme de cocufiage transpose la structure de la famille monogame bourgeoise dans le monde animal. Le terme se rend donc coupable d'un indéniable anthropomorphisme donc. Mais par ailleurs, et plus problématique sans doute, ce terme de « cocufiage » dissimule le rôle joué par les femelles dans la nature et rend aveugle aux stratégies reproductives qu'elles mettent en œuvre. Parler de « cocufiage », c'est en réalité ne considérer le comportement des femelles que par l'effet supposément produit sur les mâles : ce qu'*elles* font ne nous intéresse que parce qu'*ils* sont cocus. D'où le problème de l'androcentrisme de cette notion de « cocufiage » pour décrire les tactiques mises en œuvre par les femelles. Un meilleur terme devrait plutôt décrire ces comportements pour rendre compte de ce que font effectivement les femelles, sans devoir le considérer par le seul prisme du comportement des mâles : par la copulation extra-conjugale, les femelles mettent en place des interactions complexes avec les mâles, qui dépassent la sphère du couple reproducteur ; elles témoignent de leur capacité à stocker le sperme de plusieurs mâles et de donner naissance à des couvées pluri-paternelles. Autrement dit, ce qui se présente comme un raccourci pratique (le « cocufiage » comme terme simple et immédiatement compris de tous) constitue en réalité de puissantes œillères⁴³. De même, on associe à ce terme celui de « furtifs » ou « *sneakers* », « *sneaky fuckers* » : des mâles sans partenaires qui s'immiscent dans les foyers bienheureux pour dérober des copulations illicites. Or, si un terme comme « furtif » a paru être une manière pertinente de

⁴⁰ Cf. *Le Sexe biologique*, t. 1- texte 44 (Épilogue), p. 415 sq.

⁴¹ Sarah B. Hrdy, *The Langurs of Abu*, Cambridge, Harvard University Press, 1977.

⁴² Marlene Zuk, *Sexual selections : what we can and can't learn about sex from animals*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 4. Cf. *Le Sexe biologique*, t. 2- texte 25, p. 339-358.

⁴³ Marcy F. Lawton, William R. Garstka, & J. Craig Hanks, « The mask of theory and the face of nature », in Patricia A. Gowaty (dir.), *Feminism and Evolutionary Biology*, New York, Chapman & Hall, 1997, pp. 63-85 (ici, p. 80).

désigner les mâles d'apparence femelle (à « coloration cryptique ») qui accèdent à des partenaires sexuelles de manière subreptice, à l'insu des mâles dominants, un tel terme suggère également qu'il s'agit d'un « vol de copulation » : en parlant de « furtifs », on se focalise sur la dynamique de domination existant entre mâles, sans prendre en compte un seul instant que les femelles pourraient *choisir* ces mâles et les *préférer*.

C'est pourquoi, pour éviter ces effets néfastes du vocabulaire, des termes techniques ont été proposés. Ainsi, pour Patricia Gowaty, il ne faut pas nier l'existence des comportements réels même s'ils sont décrits par de mauvais termes, mais il convient de les associer à des termes plus exacts et compris des seuls spécialistes : ainsi de « kleptogamie » (littéralement « vol de copulations ») pour remplacer « cocufiage » ; de même, à propos du « viol », s'il existe des phénomènes d'« insémination forcée » chez les mécoptères (*scorpionflies*), cela suggère la valeur adaptative de ces comportements au cours de l'évolution, mais il faut parler ici non de « viol » mais de « copulation forcée » ou d'« accouplement réfractaire » (*forced mating, resisted mating*)⁴⁴. Anne Innis Dagg souligne quant à elle l'absurdité d'un terme comme « viol » quand on l'emploie pour désigner la rencontre entre le pollen (semence mâle de la fleur) et le pistil (organe femelle) : une telle terminologie produit une « science glissante » (« *sloppy science* »)⁴⁵. En préférant des termes techniques, on évitera d'abuser des comparaisons interspécifiques et on renoncera aux images anthropomorphes, prenant leur point de départ dans les sociétés humaines et investissant immédiatement les réalités biologiques de fortes connotations morales⁴⁶. Incontestablement, le choix de concepts et de titres racoleurs pour les articles a un effet non négligeable sur la fortune des concepts dans la communauté scientifique et au-delà. On peut donc soupçonner une certaine complaisance de la part des biologistes dans leur manière de communiquer sur leurs observations⁴⁷. Le choix des termes est toujours une hypothèse. Les mots font bien partie du dispositif heuristique mis en œuvre dans les sciences, ... jusque dans leur volonté de faire sensation.

Pour conclure, jusqu'où pousser notre sensibilité terminologique ? D'un côté, des mots à fort contenu émotionnel peuvent être immédiatement « compris », mais ils sont aussi susceptibles de produire des glissements terminologiques. Faut-il alors s'en tenir aux termes « colorés » ou bien les remplacer par un jargon technique et purement descriptif ? On ne peut certes pas entièrement réinventer le langage, mais à travers une conscience accrue des pouvoirs du langage, nous pouvons éviter la propagation des biais et des associations d'idées contagieuses. Nous devons surtout veiller à ce que des aspects purement terminologiques (liés aux termes choisis) ne finissent par être attachés de manière essentielle aux objets dont on parle⁴⁸. Ainsi, les débats portant sur le langage adopté par la sociobiologie, ouvrent à une réflexion plus large sur le rôle des métaphores dans nos processus de cognition⁴⁹. Loin d'être sacralisée, la

⁴⁴ Gowaty, art. cité, 1982, p. 630.

⁴⁵ Anne Innis Dagg, *Harems and other horrors : sexual bias in behavioural biology*, Waterloo (Ontario), Otter Press, 1983.

⁴⁶ Cf. F.A. Beach, « Sociobiology and interspecific comparisons of behaviour », in Michael S. Gregory, Anita Silvers, & Diane Sutch (dir.), *Sociobiology and human nature*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 1978, pp. 116-135.

⁴⁷ Cf. H. Callan, *Ethology and society. Towards an anthropological view*, Oxford, Clarendon Press, 1970.

⁴⁸ Cf. D.S. Lehrman, « Semantic and conceptual issues in the nature-nurture problem », in L.R. Aronson *et al.*, *Development and evolution of behaviour*, San Francisco, Freeman, 1970, pp. 17-52.

⁴⁹ Nancy Leys Stepan « Race and Gender : The Role of Analogy in Science », *Isis*, 77-2 (1986), pp. 261-277.

terminologie biologique, qu'elle soit évocatrice ou jargon technique, constitue bien une manière pour la biologie d'être « métaphorique ». Il reste à ajouter que si ces problématiques sont particulièrement vives s'agissant des sciences du vivant, celles-ci n'ont cependant pas l'exclusive de tels débats et qu'ils concernent aussi bien d'autres sciences comme la physique contemporaine. Jean-Marc Lévy-Leblond, en particulier, a été particulièrement actif dans ce domaine, rappelant aux collègues spécialistes de physique, avec une belle insistance, que la possibilité « d'une terminologie 'scientifiquement pure' et 'épistémologiquement correcte', qui réglerait une fois pour toutes la question des mots » était de bien des manières, un mythe ou une illusion. Qu'il nous soit permis de le citer pour conclure : « On n'épuise pas plus les significations d'un concept que les Danaïdes ne peuvent vider leur tonneau. »⁵⁰

⁵⁰ Jean-Marc Lévy-Leblond, « Mots et maux de la physique quantique. Critique épistémologique et problèmes terminologiques », *Revue internationale de philosophie*, 2 (juin 2000), pp. 243-265 (ici p. 265). Cf. aussi, du même, « La langue tire la science », exposé de 1994 publié dans *La pierre de touche. La Science à l'épreuve...*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1996, pp. 228-251.

